

INTRODUCTION

Samedi 31 mai 1862. Il est treize heures trente. À dix kilomètres à l'est de Richmond, la bataille fait rage autour du hameau de Seven Pines, en Virginie. Pour desserrer l'étau qui menace la capitale de la Confédération, le général Joseph Johnston a déclenché une offensive de grande envergure contre deux corps avancés de l'armée fédérale, détachés sur la rive sud de la rivière Chickahominy. Quoique mal coordonnée, l'attaque prend totalement par surprise les Nordistes. Aux avant-postes, la panique gagne les rangs. S'ensuit une débandade générale à laquelle les artilleurs, abandonnant canons, munitions et wagons, viennent bientôt se mêler. Tenue en réserve, une brigade de l'Union est cependant restée en bon ordre. Sorti de la lisière d'un bois, un régiment d'infanterie attire tous les regards. Encadrés par leurs officiers, environ quatre cents fantassins avancent au pas cadencé sur un sol détrempé par les intempéries de la veille. Dans un ordre parfait, ils évoluent en rangs serrés et avec leurs enseignes déployées. Ils portent l'uniforme français, avec le pantalon garance, la capote bleue claire et le képi rouge comme signes distinctifs. Soudain, obéissant à des ordres en français, ils se forment en ligne de bataille. Au milieu des éclats d'obus, ils mettent baïonnette au canon et s'élancent au pas de course vers une batterie d'artillerie abandonnée en première ligne. Pendant deux heures, les soldats maintiennent leur position sous un feu meurtrier. Un quart d'entre eux est mis hors de combat. À court de munitions, ils sont finalement obligés de se replier sous le couvert de la forêt, où l'on a élevé à la hâte quelques retranchements. Leur sacrifice n'aura pas été vain. À défaut d'avoir pu reprendre les canons et les redoutes abandonnés aux Sudistes, les « Gardes La Fayette » du 55^e de New York auront tenu en échec une brigade entière et donné le temps au reste des troupes fédérales de se rallier et d'attendre les renforts pour inverser le cours de la bataille.

L'apparition du drapeau tricolore sur un champ de bataille de la guerre de Sécession peut surprendre. La France du Second Empire n'a pas participé au conflit. S'étant aligné sur la position britannique, Napoléon III s'est résolu, dès le début des hostilités, à observer une stricte neutralité à l'égard des belligérants. Et pourtant, les Français sont bien présents dans la lutte fratricide qui oppose le Nord au Sud entre 1861 et 1865. Au moment de l'appel aux armes, plus de cent mille d'entre eux vivent à l'ombre de la bannière étoilée. Isolément ou par petits groupes, certains de leurs compatriotes traversent l'Atlantique pour offrir leur épée à la cause de leur choix et tenter de renouveler l'exploit de La Fayette. Ce rapprochement franco-américain intervient au moment

où la république outre-Atlantique, dont Tocqueville venait de prédire l'essor, traverse une grave crise de croissance. Pendant quatre ans se sont nouées les destinées d'une nation appelée à jouer un rôle capital dans le cours de l'histoire. Plus qu'un incident de parcours, la lutte revêt la forme particulière d'une tragédie, d'un drame national dont le traumatisme est encore bien perceptible. Avec son florilège d'horreurs et ses souvenirs poignants, l'expérience macabre de la guerre civile occupe toujours une place centrale dans la mémoire collective. Si elle a servi à abolir l'esclavage, elle a également donné une réelle consistance à un sentiment national jusqu'alors embryonnaire. C'est elle, et non les combats livrés en faveur de l'indépendance, qui a constitué les Américains de toutes origines en un peuple uni, conscient de vivre une aventure commune. Des cendres de la Confédération et de la civilisation esclavagiste du Sud est née une puissance en devenir. En consacrant à jamais l'unité de la nation américaine, le conflit a marqué une étape décisive, une sorte de deuxième naissance.

La guerre de Sécession reste aujourd'hui relativement peu connue du public français, peut-être parce qu'elle contredit l'idée familière selon laquelle l'expérience américaine aurait été modérée, paisible et heureuse. Laissée dans l'ombre, son étude est longtemps demeurée l'apanage des historiens américains, une sorte de domaine réservé qui peine parfois encore à se libérer du traitement ethnocentriste dont elle avait fait systématiquement l'objet pendant un siècle¹. Aux États-Unis, la lutte continue à être étudiée sous le prisme déformant de l'épopée militaire. En se focalisant sur les batailles et les grandes figures, elle a par trop tendance à la magnification et à l'héroïsation plus qu'à l'examen critique et la recherche de nouvelles problématiques. Exception faite de l'esclavage, elle n'accorde pas suffisamment d'importance aux bouleversements sociaux, au volet diplomatique et à l'impact des événements en dehors des frontières nationales. Ainsi, il a fallu attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale, les revendications des minorités et la prise de conscience plus aiguë de la présence de divers groupes culturels sur le territoire américain pour que de nouvelles générations de chercheurs s'intéressent à la participation des immigrants au conflit. Malgré leurs lacunes, les travaux d'Ella Lonn ont d'abord fait figure de référence. Ses deux œuvres majeures, *Foreigners in the Confederacy* et *Foreigners in the Union Army and Navy*, ont eu le mérite de mettre en lumière un pan totalement méconnu de l'histoire nationale². D'autres auteurs ont investi ce champ d'étude. Avec *Melting Pot Soldiers*, paru en 1988, William Burton a apporté à son tour une pierre à l'édifice, bien qu'il ait surtout mis l'accent sur les Allemands et les Irlandais³. Depuis près d'une vingtaine d'années, des chercheurs se sont engouffrés dans la brèche, conscients de la pertinence de redécouvrir la lutte et ses effets sur la société américaine du XIX^e siècle⁴. Plus personne n'ignore les acquis de la recherche en la matière. Les synthèses de Dean Mahin, de Gerard Linderman, de James McPherson et de Philip Paludan s'accordent pour reconnaître la forte participation des immigrants à l'effort de guerre, au feu comme à l'arrière, et mesurer son impact au

1. MCPHERSON J., *La Guerre de Sécession*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1991, V.

2. LONN E., *Foreigners in the Confederacy*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1940. Du même auteur, *Foreigners in the Union Army and Navy*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1951.

3. BURTON W., *Melting Pot Soldiers: The Union's Ethnic Soldiers*, Ames, Iowa State University Press, 1988.

4. VINOVSKI M. (dir.), *Towards a Social History of the American Civil War*, Cambridge University Press, 1990.

point de vue militaire et social. Avec environ un demi-million de combattants, pour la plupart dans les armées du Nord, les *Foreign-Born* ont fait une entrée remarquée dans l'historiographie du conflit⁵.

Les groupes d'immigrants ont eu droit à des inégalités de traitement. Le nombre élevé d'études sur la participation des Allemands et des Irlandais contraste avec celui réservé aux autres minorités nationales. La réputation de bravoure attachée à l'*Irish Brigade*, notamment, continue à emporter les imaginations. Diverses publications s'attardent sur le concours actif des Anglais, des Écossais, des Gallois, des Canadiens, des Scandinaves, des Mexicains et des Italiens⁶. En revanche, aucune étude globale n'avait porté à ce jour sur l'élément français. Si les différends diplomatiques entre la France du Second Empire, l'Union et la Confédération ont déjà fait l'objet de plusieurs travaux, le domaine des rapports humains, base essentielle des échanges transatlantiques, est tombé dans l'oubli. Tout juste de rares articles et ouvrages abordent-ils le sujet de façon fragmentaire ou en le réduisant à une figure particulière telle que celle du prince Camille de Polignac⁷. À nos yeux, cette lacune constituait une faille dans l'historiographie des relations franco-américaines.

L'histoire des Français *dans* la guerre de Sécession restait encore à écrire. Nous avons voulu voir comment cet épisode décisif de l'histoire des États-Unis, qui a tant servi à cimenter la nation américaine, avait été ressenti, appréhendé et vécu par un groupe d'immigrants dont les caractéristiques ont paru si singuliers aux yeux de maints contemporains. Car à la veille du conflit, et malgré les réserves des autorités impériales qui s'appliquent à les en détourner au profit des colonies, les Français participent eux aussi au mouvement migratoire en direction du Nouveau Monde. À cela, rien de surprenant. Depuis son indépendance, la fédération outre-Atlantique brille de mille feux. Dans un pays consacré par des institutions libres, régi par le pacte constitutionnel de 1787 et qui a déjà atteint, par le jeu de la guerre ou de la diplomatie, la dimension continentale (8 millions de kilomètres carrés), développement économique et essor démographique marchent de concert. Avec environ 31,5 millions d'habitants et un taux de croissance de 7,8 % par an en 1860, tout semble porter à l'optimisme. Déjà

5. LINDERMAN G., *Embattled Courage: The Experience of Combat in the American Civil War*, New York, Free Press, 1987; McPHERSON J., *La Guerre...*, op. cit., p. 662-663; MAHIN D., *The Blessed Land of Freedom: Europeans in Civil War America*, Washington, Brassey's, 2002; PALUDAN P., *A People's Contest: The Union and Civil War, 1861-1865*, Lawrence, University Press of Kansas, 1996.

6. Sur les Irlandais et les Allemands, voir BILBY J., *The Irish Brigade in the Civil War*, Conshohocken, Combined Publishing, 1997; O'GRADY K., *Clear the Irish Way. The Irish in the Army of Northern Virginia*, Mason City, Savas Publishing, 2000; KAUFFMANN W., *Germans in the American Civil War*, Carlisle, Kalmann, 1999. Pour les autres groupes d'immigrants, voir AGER W., *Colonel Heg and His Boys: A Norwegian Regiment in the American Civil War*, Northfield, Norwegian American Historical Association, 2000; CASSANI E., *Italiani nella guerra civile americana*, Civitavecchia, Prospettiva, 2006; LAMARRE J., *Les Canadiens-Français et la guerre de Sécession*, Montréal, VLB éditeur, 2006; MCKNIGHT W., *Blue Bonnets o'er the Border: The 79th New York Cameron Highlanders*, Shippensburg, White Mane Books, 1998.

7. KINARD J., *Lafayette of the South: Prince Camille de Polignac and the American Civil War*, College Station, Texas A&M University Press, 2001. Voir également CREAGH R., *Nos cousins d'Amérique. Histoire des Français aux États-Unis*, Paris, Payot, 1988, p. 330; DUROSSELLE J.-B., *La France et les États-Unis des origines à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1976, p. 59.

se dessinent les contours du « rêve américain ». Asile de la liberté, havre de paix, mais aussi fer de lance de l'industrie et du progrès, la grande république fait figure de nouvelle terre promise, de lieu où toutes les espérances sont permises, notamment celle de faire fortune et de prospérer. Aussi voit-elle affluer sur ses rivages des flots ininterrompus d'immigrants chassés d'Europe par la guerre, la misère et les persécutions. Entre 1815 et 1860, cinq millions d'étrangers ont traversé l'océan pour se fixer aux États-Unis. Ce flux migratoire atteint son paroxysme dans les années qui précèdent la guerre civile, lorsque le décollage économique américain coïncide avec la famine de la pomme de terre en Irlande, la paupérisation des campagnes allemandes et les troubles politiques qui secouent l'Europe continentale à partir du printemps 1848. D'après le recensement de 1860, le nombre de *Foreign-Born* s'élève à 4 138 697, soit 13,01 % de la population totale⁸.

La part de l'élément français n'est pas négligeable. Loin derrière l'Irlande, les États allemands, l'Angleterre et le Canada, la France se place, avec un total de 109 870 expatriés, au cinquième rang dans le décompte des nations d'origine des étrangers, à savoir 2,66 % de la population immigrée aux États-Unis⁹. Malgré ce faible taux, les *French-Born* constituent le groupe national le plus représenté après les contingents allemands et anglo-saxons. C'est qu'en France aussi, le mythe américain fait recette. D'habiles promoteurs ont présenté les États-Unis comme le pays de cocagne, ce paradis terrestre où coulent le lait et le miel. Des quartiers peuplés de Paris aux campagnes surpeuplées de la vallée du Béarn, la misère sociale, les discordes politiques et l'appauvrissement des zones rurales ont formé un terreau propice à l'émigration outre-Atlantique. Les progrès des liaisons transatlantiques, mais surtout les généreuses concessions de terres, les salaires relativement élevés et l'eldorado californien ont constitué d'autres invitations au voyage. Autant d'hommes et de femmes livrés fiévreusement aux détresses et aux convoitises, à l'ivresse du gain, au désir de faire fortune à n'importe quel prix.

Au reste, c'est par ses traits caractéristiques plus que par son nombre que la minorité française offre un remarquable champ d'étude. De 1850 à 1860, elle a doublé ses effectifs. Il s'agit d'une population jeune, plutôt masculine et d'origine rurale, venue chercher aux États-Unis les moyens d'améliorer son niveau de vie et encore en quête de repères lorsqu'éclate la guerre civile. Surtout, elle offre l'aspect d'une colonie éclatée qui tarde, à défaut d'attaches solides, à se fondre dans une société américaine en pleine fermentation. À la différence des autres groupes d'immigrants, les Français sont pour la plupart animés d'un esprit de retour. Aussi, ils idéalisent au large leur pays natal. Par orgueil national, réflexe identitaire, nostalgie ou bravade, ils perpétuent son souvenir, ses traditions, ses usages. Loin de vouloir prendre pied dans le *mainstream* ambiant, ils exaltent volontiers leurs différences culturelles, entretiennent le culte de la mère patrie, où ils nourrissent l'espoir de retourner après avoir assuré leur avenir, et ne se précipitent pas avec entrain dans le creuset de nationalités que propose le Nouveau Monde. Désorientés, transplantés et parfois désillusionnés, ils refusent de se mettre au pas de l'américanisation. Leur

8. U.S. CENSUS OFFICE, *Eight Census, 1860. The Statistics of the Population of the United States*, Washington, Government Printing Office, 1864-1866, XXIX.

9. *Ibid.*

répugnance à lever la barrière linguistique est l'un des signes les plus probants de cette résistance communautaire. Popularisé en Californie, le sobriquet de « Keskydees » donné aux Français, faisant écho à la question tant de fois posée à l'interprète (« Qu'est-ce qu'il dit? »), témoigne de leur obstination à demeurer en marge de l'alliage américain. Car malgré ses promesses de liberté, de bonheur et de prospérité, la jeune république reste à leurs yeux une zone de transit, un espace d'opportunités et d'expédients. Elle est tout à la fois un lieu de refuge, un laboratoire d'expériences, le pays de l'abondance et une terre de mission. Ces « oiseaux de passage », d'ailleurs, forment eux-mêmes un ensemble des plus composites. Négociants, réfugiés politiques, utopistes, gens du commun en quête de fortune ou d'aventures, religieux mus par une vocation missionnaire, voyageurs, déserteurs ou agents impériaux, ils rechignent en règle générale à s'immiscer dans les affaires publiques et cultivent leurs particularismes. Pour eux, l'exil emprunte décidément une autre voie que celle de l'assimilation¹⁰.

Et cependant, la colonie française porte en elle les germes de la division. À la veille de la sécession, elle réunit en son sein une population hétéroclite, mais aussi désunie, privée d'influence, dispersée et d'immigration encore trop récente pour consolider ses structures et cultiver les liens de commune origine. De la Nouvelle-Angleterre à la Californie, les foyers de peuplement sont trop éclatés pour prédisposer au regroupement national. À New York, les Français sont perdus dans le gigantisme naissant d'une cité déjà millionnaire. À La Nouvelle-Orléans, le « Vieux Carré » se réduit comme peau de chagrin. À Saint-Louis, voilà maintenant des décennies que les *French-Born* ont abandonné la direction des affaires aux Américains. À San Francisco, leur présence commence également à décliner. Dans les solitudes du Middle West et du Texas, les Français n'ont pas réussi non plus à fonder d'établissements prospères et durables, à l'exception peut-être de Castroville, près de San Antonio. Partout, l'émigration utopiste a échoué. À La Réunion, aux abords de Dallas, l'expérience de la colonie fouriériste de Victor Considérant a tourné au fiasco. À Cheltenham, dans le Missouri, et à Corning, dans l'Iowa, les disciples d'Étienne Cabet ne sont plus qu'une poignée à communier autour de l'idéal communiste¹¹.

Il y a plus inquiétant encore. Où qu'ils se trouvent, et malgré l'existence d'institutions propres qui sont autant pour eux des lieux de sociabilité que d'affirmation identitaire (milices, sociétés de bienfaisance), les immigrants français, entre jalousies et inimitiés, ont peu à peu tendance à relâcher leurs liens et à se déprécier les uns les autres. Sans doute les besoins pressants du quotidien accaparent-ils les esprits et amenuisent-ils le sens de la collectivité. À vrai dire, les Français fixés aux États-Unis ne présentent en rien l'homogénéité de vues et de sentiments que la propagande impériale se plaît à attribuer à tous ses expatriés. « Nos compatriotes, déplore un libelliste, semblent s'être inoculé le froid égoïsme américain¹². » Républicains et bonapartistes, catholiques et protestants, artisans et commerçants, ou Basques et Alsaciens, les facteurs de divisions

10. RÉMOND R., *Les États-Unis devant l'opinion française (1815-1852)*, Paris, Presses de Sciences Po, 1962.

11. CREAGH R. (dir.), *Les Français des États-Unis, d'hier à aujourd'hui*, Montpellier, Espaces 34/université de Montpellier III, 1994.

12. FOUBERT A., *La vie d'émigrant en Amérique*, Paris, Dupont, 1875, p. 147.

sont légion au sein de la minorité. Parfait reflet de la société du Second Empire, ils démontrent que les clivages politiques, religieux, sociaux et régionaux ont été importés par les filières migratoires et qu'ils font peser une menace sérieuse sur sa cohésion.

En s'intéressant exclusivement aux *French-Born*, c'est-à-dire à une population qui conserve comme principal lien son origine, le fait d'être né en France, et qui a vécu une aventure commune, celle de l'émigration outre-Atlantique, nous avons voulu voir comment la colonie française avait vécu et appréhendé le déroulement de la guerre de Sécession. Pendant quatre années ininterrompues, elle s'est trouvée confrontée à une guerre civile dont personne n'avait pu prévoir l'ampleur. L'ouverture des hostilités a représenté à la fois une aubaine et un danger pour elle. À défaut de consolider ses structures, de tracer une ligne de conduite et de renforcer les liens unissant ses membres, elle risquait de voler en éclats et de devenir en proie à l'américanisation, processus d'intégration sur lequel elle avait, du moins en apparence, jeté l'anathème. L'enjeu était de taille. D'autant que les Français n'ont pu éviter de se trouver mêlés aux événements. Pour une meilleure lisibilité, nous avons fait le choix de nous intéresser à la communauté dans sa globalité. Enrôlés sous les drapeaux par milliers, les volontaires ont particulièrement retenu notre attention. Cette contribution militaire méritait un examen approfondi. Elle constitue à nos yeux la forme la plus achevée de la participation à l'effort de guerre. Celle-ci, d'ailleurs, n'est en rien banale. Sa première caractéristique est d'être illégale. Au nom de la neutralité qu'il entendait observer Napoléon III a interdit à ses sujets résidant en France ou à l'étranger, sous peine de poursuites, de s'engager au service des armées belligérantes. Aux contrevenants il a brandi la menace de la perte de la nationalité¹³. Par conséquent, il importait d'examiner l'attitude des Français au milieu de la mobilisation, le relâchement inévitable de l'autorité nationale et, enfin, les solutions qui ont été apportées pour échapper aux sanctions. Afin d'appréhender la diversité des profils, nous avons étendu la recherche à la classe des aventuriers, mercenaires et chevaliers errants venus du Vieux Continent pour offrir leur épée à la cause de leur choix. Notre but a été de pénétrer au cœur de leur expérience, d'exposer leurs motivations, leurs conditions d'engagement et de suivre leur parcours dans les armées américaines. Pour une meilleure représentativité, il nous a paru également indispensable de nous intéresser aussi bien aux destins individuels qu'aux regroupements plus ou moins spontanés de soldats. Pour la même raison, nous avons étudié les immigrants français enrôlés dans l'armée régulière, les troupes de volontaires et les milices locales, démarche grâce à laquelle nous avons pu évaluer la mobilisation française.

Nous n'avons pas négligé les autres catégories de la population française prises dans la tourmente sécessionniste : à savoir les civils, dont la vie quotidienne a été, sinon bouleversée, du moins affectée par la tournure des événements ; les représentants du corps diplomatique et consulaire, sur lesquels a pesé la lourde tâche de défendre les intérêts de leurs nationaux et de leur pays auprès des belligérants ; les religieux, confrontés à la demande croissante de leurs ouailles ; et, pour finir, les voyageurs, mélange composite de journalistes, d'entrepreneurs, de militaires et de touristes que le hasard, les affaires ou la curiosité ont amené sur les rivages du Nouveau Monde. Nous avons tâché de voir

13. *Le Moniteur universel*, 11 juin 1861.

comment ces Français avaient vécu au quotidien la lutte implacable opposant le Nord au Sud. En mettant l'accent sur les réactions partisans, les intuitions des réalités américaines, les souffrances endurées, les frustrations et les espoirs qu'ils ont nourris, il nous a été possible de mesurer l'intérêt nouveau qui s'est manifesté pour l'avenir d'une nation dont peu d'entre eux s'étaient jusqu'alors soucié. À mi-chemin entre l'indépendance des États-Unis et le premier conflit mondial, les événements ont ouvert un chapitre insolite et totalement méconnu de l'histoire des relations franco-américaines.